

A BICYCLETTE DE STRASBOURG A PERPIGNAN OU LES AVENTURES DE DEUX « DIAGONALISTES »



Après une dernière rencontre avec Philippe aux "Boucles de l'Auxance", le dimanche précédent, c'est comme prévu le mercredi 1er juillet, vers dix heures, que nous nous retrouvons sur l'esplanade de la gare de l'Est. Une cordiale poignée de mains nous réunit dès cet instant pour affronter toutes les péripéties d'un voyage qui durera, espérons-le, jusque sur le quai de la gare de Toulouse-Matabiau, dimanche soir. Entre temps, nous aurons rallié Strasbourg à Perpignan, à bicyclette.

La gare de l'Est est remplie, en ce début juillet, de voyageurs de toutes provenances et notre accoutrement de randonneurs ne semble pas trop insolite. Le raid est long mais le bagage est réduit au minimum. Philippe a retrouvé son pantalon bleu de toile fine, endossé un tee-shirt jaune (couleur à la mode !) et est vêtu de ce pull rouge léger qui s'accorde bien à sa bonne mine d'homme en forme. Il a chaussé des Charentaises, ce qui, pour venir de Poitiers à Paris, a quelque peu choqué sa petite nièce !... Pour ma part, je porte déjà mes chaussures cyclos signe distinctif vis-à-vis du touriste courant. Le baluchon est logé dans une enveloppe de duvet. On y retrouve la forme de deux sacs de guidon, celle du bidon et, en saillie, telle une véritable antenne, la pompe, symbole cycliste par excellence, qui se coince partout lorsque l'on emprunte trains et métro.

Le temps de déjeuner et il est treize heures lorsque le "Corail " démarre lentement vers l'Est. Ce voyage est un long moment, pendant lequel on se repose en prévision des efforts futurs. On relit le tableau de marche et imagine avec optimisme les quatre jours prochains. Le moral est bon. La sérénité et la lucidité acquises après les trois premières diagonales nous permettront de tout accepter du bon côté. Nous passons Savine et la plaine d'Alsace annonce la proximité de la capitale européenne. Aussitôt descendus du train, nous gagnons la consigne pour y retrouver nos montures. La mienne, expédiée quatre jours plus tôt, est effectivement là. Elle est ornée d'une nouvelle égratignure, mais l'ensemble paraît fonctionner correctement, seul un barillet de garde-boue étant desserré. Philippe, qui a expédié la sienne de Paris, ne la retirera que ce soir.

Nous trouvons une chambre d'hôtel près de la gare, après plusieurs tentatives infructueuses. Les bicyclettes sont logées dans la cour ; en récupérant la seconde, un cliquetis nous a prévenu qu'une soudure avait lâché sur le porte-bagage arrière. Nous réglerons tous ces problèmes demain matin avant le départ. Une rapide visite du centre de Strasbourg et des beautés de la Petite France nous met en appétit pour déguster une délicieuse choucroute, près de la cathédrale. Malgré la nervosité habituelle au départ de tout grand raid, la nuit sera bonne.

Nous sommes cette fois en tenue cyclo, prêts pour avaler un copieux petit déjeuner, et ensuite à charger nos montures. Le porte-bagage de Philippe étant irréparable, nous l'abandonnons dans une poubelle. Tout sera tassé dans la seule sacoche avant. Pour ma part, en démontant la roue pour resserrer le barillet, le blocage rapide me reste entre les mains, l'écrou de la manette ayant disparu. Heureusement, son "frère jumeau" attendait dans le fond de la sacoche pour prendre la place.

Ce sac renferme également d'autres petites pièces de rechange, une trousse de réparation, deux chambres à air, un emplâtre, du ruban adhésif, de la ficelle (mais oui !), sept cartes Michelin, un K-Way, un poncho, les papiers divers, la nourriture de route ... A l'arrière prennent place une petite trousse de toilette et le change pour le soir.

Il est donc 9h30 lorsque nous traversons la place Kléber pour nous rendre à l'hôtel de police. L'accueil est sympathique. Le tampon est apposé ; nous voilà officiellement partis. Nos corps se détendent alors, et nous redevenons vraiment cyclistes. Nous quittons Strasbourg sous un beau soleil. La sortie est aisée par Illkirch-Graffenstaden. Nous descendons la plaine d'Alsace par une route facile traversant des villages très propres et fleuris dont il nous est difficile de prononcer les noms finissant tous par "heim".

La pédalée est souple, facile. Nous nous arrêtons pour un premier pique-nique à la sortie de Saasenheim, à l'ombre des cerisiers. Nous reportons sous un soleil de plus en plus chaud pour rejoindre Ensisheim, premier contrôle, où la bière fraîche est très appréciée. Sur la route de Cemay, le goudron fond, et une nouvelle halte rafraîchissante sera utile avant Belfort que nous joignons en goûtant au plaisir de rouler sur de petites routes, par Soppe-Le-Bas. Le relief, au pied du massif vosgien, nous permet d'escalader quelques rampes sinueuses qui distraient le cycliste après la longue et monotone plaine.

Belfort - Le-Lion : une place ombragée, un marchand de primeurs, c'est l'endroit idéal pour un copieux ravitaillement en fruits. Le vent nous est un peu favorable lorsque nous reprenons la route pour Villers-Sexel, parcours agréablement accidenté où nous progressons sûrement, profitant au mieux de la fraîcheur de ce début de soirée. Nous bifurquons à gauche, dans la direction de Rougemont: "route barrée", "déviation". Nous passons toutefois avec nos bicyclettes et réussissons à trouver l'hôtel vers 20h30 après avoir parcouru, pour cette première étape, 184 kms.

L'établissement est calme et nous rencontrons des voyageurs sympathiques et intéressés par notre raid. Il est 22h15 lorsque nous nous endormons. La nuit sera très brève. En effet, il est 1h30 du matin lorsque, dynamos aidant, nous quittons Rougemont. La lourde chaleur de la veille a "enrhumé" le temps, faisant "tousse" l'orage un peu partout. Il tombe une pluie intermittente et les éclairs nous offrent quelques flashes sur la campagne francomtoise.

Une route mal revêtue nous secoue et achève ainsi de nous réveiller. De ce fait, nous apprécions d'autant plus, avant Besançon, la nationale au macadam régulier. A 4h du matin, la ville est calme. Nous ferons l'ouverture du buffet de la gare pour déguster le premier café. A la sortie de la vieille cité espagnole, la pluie s'installe pour de bon et nous rejoignons Dôle par la RN 73 , sans souci de la circulation à cette heure-là. Un petit déjeuner copieux et nous obliquons plein sud, direction Belvedere. Nous ne rencontrons personne sur les routes tranquilles et plates de la Bresse aujourd'hui très arrosée. Les paysans restent à l'abri des beaux auvents typiques des fermes bressanes. Le contrôle de Belvedere, à la station-service-épicerie permet du même coup de nous ravitailler. Nous progressons assez rapidement et traversons Louhans, Marboz ...

La pluie incessante nous contraint à manger des sandwiches dans un café. Nous repartons ensuite vers Bourg, toujours sous une pluie franchement drue maintenant. Nous sommes trempés et nous espérons une éclaircie et un peu de vent pour chasser tout cela. A Bourg, nous avons droit au regard pitoyable du contrôleur, mais nous sommes toutefois très encouragés. A Meximieux, toujours sous la pluie battante, l'épicière admire notre performance et reste stupéfaite de nous voir repartir sous l'ondée ; elle trouve cela "très bien" !



Nous approchons maintenant de la banlieue lyonnaise et le trafic routier devient intense. Nous continuons d'appuyer sur les pédales, sentant proche la fin de l'étape, prévue vers Le Péage-de-Oytier. Le temps se lève. Nous pouvons quitter les impers et, vers l'aérodrome de Lyon-Satolas, de réelles éclaircies amorcent le séchage des deux cyclos. Quant aux machines, elles grincent aux jointures et l'arrêt à la station-service est le bienvenu, la burette éliminant bien vite tous ces bruits. Vers 20h, nous sommes sur les lieux prévus pour faire étape. Le vent fort dans le dos nous pousserait bien jusqu'à Vienne, d'où il ne resterait plus qu'à nous engouffrer dans la vallée du Rhône. Nous avons prévu de bifurquer à gauche et de suivre un chemin parallèle au fleuve. Ce sera le parcours de demain mais, pour l'instant, notre souci premier est de trouver l'hébergement pour cette nuit.

A Septème, nous trouvons un "relais", mais où l'on ne dort plus ! Renseignements pris à Moidieu-Détourbe, il y a deux hôtels. Une des côtes les plus sévères de la diagonale nous permet d'y accéder. A l'arrivée, une nouvelle déception nous attend : plus de chambres. Nous essayons ainsi un troisième échec à Eyzin-Pinet. Il est 20h30 : "Nous faisons hôtel, mais depuis l'incendie du "Cinq-Sept", les normes de sécurité sont strictes en Isère et de nombreux petits hôtels ont fermé." Voici l'explication que l'on nous donne. Nous dînons toutefois ici, expliquant à tous les clients ce que nous faisons. Nous allons même jusqu'à dire que nous passerons la nuit dehors et qu'un quelconque fossé nous servira d'alcôve. Rien ne décide ces soi-disant hôteliers à faire preuve d'un minimum d'hospitalité.

Il est 21h30. L'estomac bien rempli, la sévère côte de La Tour de Pin est dure à digérer. Nous continuons, avec 310 kms dans les jambes, à chercher un endroit propice pour nous reposer quelques heures. A quatre kilomètres de Beaurepaire, le chantier d'une maison en construction nous tente. Nous serions à l'abri en cas de pluie. Le chemin d'accès est boueux. Un escalier accède à l'intérieur et voilà où nous nous préparons à passer la nuit.

Nous préférons prévenir le propriétaire de la maison voisine, pratiquement terminée, de notre présence. Un homme jeune, en tenue de plâtrier, nous accueille. Nous lui expliquons notre mésaventure et lui demandons de passer quelques heures à côté. Il comprend très bien notre situation et, désolé pour nous, nous offre à boire. Tout en bavardant, il finit par nous proposer sa caravane qui est toute proche. Il est 22 heures. Philippe et moi, encore humides de la journée, nous endormons en pensant au luxe, au confort de ces matelas de fortune, comparés au fossé qui a faili nous accueillir. Nous déplorons encore la totale incompréhension de ces ex-hôteliers qui, sans aucun risque, auraient pu nous loger, laissant tomber une nuit durant leurs soucis administratifs pour un geste humain. Pauvres français !...

Il est 2h30. La nuit des "cyclo-caravaniers " a été courte mais toutefois réconfortante. Pour ma part, je me suis séché et seule une grosse averse a perturbé ce sommeil rugueux. Nous reprenons nos montures après un petit déjeuner frugal - les restes de la veille - et une toilette des plus sommaires qui soit : avec les gouttes de la rosée matinale, imaginez la scène ! Dès le départ, il nous faut traverser une tranchée, à la lampe électrique. La route est barrée, mais nous ne prenons pas la déviation. Nous passons Beaurepaire, après quoi l'itinéraire est émaillé de rudes côtes et ce, jusqu'à Romans.

Il est cinq heures quand nous trouvons un café ouvert pour bénéficier d'un petit déjeuner reconstituant. Nous retrouvons avec le jour un relief plus clément. Nous roulons au pied du Vercors, laissant sur notre droite Valence et le vent devient légèrement favorable. En traversant Crest, nous quittons les pulls et, sous un beau soleil, nous sentons déjà la Provence proche.

L'arrivée à La Bégude, lieu de contrôle, est très agréable. Nous y achetons des fruits et faisons route vers le col d'Alleyrac, unique dans cette diagonale. La montée, sinueuse, au milieu des champs de lavande, est ravissante. C'est une très belle ascension, assez facile, et sûrement l'une des plus belles portes d'entrée en Provence. Le sommet nous offre une vue panoramique inondée de soleil sur le Lubéron, le Ventoux avec, au fond, les Alpilles, la Crau et tout cela sous un ciel bleu très pur. Nous sommes tentés par la pose mais, diagonale oblige, nous devons continuer.

Après la plongée parfumée, assez rapide, sur Grignan, nous traversons l'enclave des papes pour rallier Orange, mistral dans le dos. Arrivés à l'Arc de Triomphe, nous apprécions l'ombre des platanes propice à une pause casse-croûte et à une heure de repos réconfortant. Lorsque nous quittons la ville vers Remoulins, il ne fait nul doute que la canicule sera reine cet après-midi. Passé Roquemaure, les vignobles des Côtes-du-Rhône, Tavel, nous retrouvons avec plaisir, à Rémoulins, l'ombre de la terrasse d'un café pour déguster une bière fraîche.

En continuant vers Rîmes, la circulation, en ce samedi, est assez dense, tandis que nous cuisons dans cette fournaise. Heureusement que le vent nous pousse et nous donne une légère impression de fraîcheur. Pour nous sortir de ce flot de voitures, nous donnons une bonne impulsion à l'allure et traversons Nîmes par sa rocade, bordée d'une piste cyclable, à l'allure des "spécialistes des prologues" ! Plus vite nous en sortirons et mieux cela ira. Dans ce monde de ferraille et de béton, où les supermarchés lancent des slogans vantant un « Panaché », nous croulons sous la chaleur et les odeurs de gaz d'échappement. Quelle route odieuse !

Bifurquant à droite vers Sommières, nous pensions trouver une petite route plus tranquille. Il n'en est rien et c'est en fait un large ruban de bitume tout neuf, sans un arbre et sans même un point d'eau pour remplir les bidons. Nous finissons par aller nous rafraîchir à la pompe du cimetière de Calvisson. Copieusement arrosés, nous repartons dans la fournaise mais, dès les premiers kilomètres, nous sommes à nouveau secs. La descente sur Sommières est la bienvenue. Nous aurions aimé flâner dans les ruelles étroites et nombreuses du village mais, possédant deux heures d'avance, nous en profitons pour rouler Jusqu'à la sortie de Montpellier. Le plein de fruits est vite englouti. Au milieu des vignobles, le vent nous aidant bien, c'est vers 19h30 après une nouvelle longue étape de 280 kms que nous trouvons un hôtel à St Jean de Vedas, à la sortie de Montpellier. Nous apprécions un bon repas et un repos réparateur avant la dernière étape.

Dimanche, 1h30 du matin : après cette excellente nuit, sortir du lit est difficile. La distance laisse des traces. Nous sommes engourdis. Ce départ matinal exige de nous deux une bonne dose de courage. Nous nous encourageons mutuellement. Les premiers kilomètres en direction de Pézenas sont difficiles. On se réhabitue mal à pédaler et c'est seulement après une vingtaine de kilomètres que les Jambes commencent à tourner rondement. Nous passons Montagnac où, malgré la nuit, il fait très bon. Nous retrouvons l'allure de croisière. Sur un banc public de Pézenas, nous épuisons nos dernières ressources alimentaires, aucun bistrot n'étant ouvert pour nous préparer un petit café. Avec beaucoup de philosophie – et il en faut - nous continuons jusqu'à Béziers dans l'espoir de trouver un bar ouvert mais, à 5h30, dans la cité du rugby, même le buffet de la gare est clos.

Nous passons le pont sur l'Orb et progressons doucement vers Narbonne, décidés à nous arrêter dans le premier café. Nous trouvons un restaurant ouvert la nuit. Il est rempli de jeunes noctambules, surpris de voir le jour si tôt. Peu à peu, ils partent se coucher, nous laissant une place où nous nous installons pour déguster des pâtes à la napolitaine, plat consistant et inespéré à cette heure matinale. Le "petit noir " tant attendu avalé, nous reprenons la route vers Narbonne, laissant Béziers toute illuminée sous le soleil levant. Nous fuyons vers les Corbières maintenant proches. A moins de cent kilomètres de l'arrivée, les forces reviennent et nous atteignons rapidement Narbonne. A 7h30, la ville est calme. Juste fraîche. Nous prenons un deuxième café. Nous sommes très confiants.

Il ne reste que 60 kms et nous devons arriver à midi. Nous décidons de continuer en suivant la N9 coincée entre l'autoroute et la mer. Jusqu'à 9h00, elle est à peu près tranquille, mais maintenant, la circulation s'intensifie. Nous mangeons quelques fruits à Salses, buvons une bière et repartons pour la dernière ligne droite. A la sortie de Narbonne, la route accidentée a raison de nos quelques réserves mais le moral est là et l'approche de l'arrivée nous donne des ailes. Nous nous laissons emporter par la griserie de cet instant, enroulant le grand braquet.

La canicule, elle, s'installe. Les bières succèdent aux bières. Il est environ 11h00 lorsque nous pénétrons dans la cité catalane. Nous recueillons le tampon final au commissariat puis nous allons à la gare pour préparer le retour. Après un repas léger, nous prenons le train, dans le désordre indescriptible de la gare de Perpignan, vers Narbonne d'abord, puis vers Toulouse. Nous somnolons sur la banquette en rêvant à toutes les images des moments vécus. Un grand vide s'installe en

nous. C'est fini. Nous nous quittons après avoir passé deux bonnes heures à commenter notre raid près de la gare de Toulouse-Matabiau.

18h54 : l'omnibus pour Foix m'appelle, tandis que Philippe part vers Bordeaux. Une dernière et amicale poignée de mains nous sépare. Je place mon bagage reconstitué près de moi. Je suis redevenu simple passager. La diagonale Strasbourg-Perpignan est bien terminée.

Gérard Mage
1981